

# Le journalisme de guerre et les risques intégrés

## AIMÉ-JULES BIZIMANA

Professeur  
Université du Québec en Outaouais  
Centre de recherche interuniversitaire sur la communi-  
cation, l'information et la société (CRICIS)  
Canada  
aime-jules.bizimana@uqo.ca

## BENOIT GAUTHIER

Assistant de recherche  
Université du Québec en Outaouais  
Centre de recherche interuniversitaire sur la communi-  
cation, l'information et la société (CRICIS)  
Canada  
gaub08@uqo.ca



Le 11 novembre 2001, Johanne Sutton de *Radio France Internationale*, Pierre Billaud de la radio française *RTL* et Volker Handloik du magazine allemand *Stern* ont perdu la vie dans une embuscade talibane. C'était la première fois que des journalistes étaient tués en Afghanistan à la suite des attentats du 11 septembre 2001. Les journalistes suivaient un convoi au front pour constater la poussée de l'Alliance du Nord. « *Cela pourrait être très dangereux* », a déclaré [le commandant] Bashir. « *Il y a des mines près des tranchées des talibans et les talibans pourraient lancer une contre-offensive.* » Mais la tentation de voir les tranchées et les bunkers talibans presque légendaires creusés dans la colline était trop forte » écrira Levon Sevunts du quotidien montréalais *The Gazette* qui est sorti indemne de l'attaque (Sevunts, 2001). Huit jours après cet incident, l'Italienne Maria Grazia Cutuli du *Corriere della Sera*, l'Espagnol Julio Fuentes d'*El Mundo*, le cameraman australien Harry Burton et le photographe d'origine afghane Azizullah Haidari de *Reuters* sont tués par des hommes armés qui les ont fait descendre de leur voiture entre Jalalabad et Kaboul. Le premier incident est lié à une situation de belligérance alors que le second est un acte délibéré. Dans un témoignage envoyé à son journal au lendemain du premier incident, Levon Sevunts notait : « Si vous couvrez (une guerre) des tranchées, vous devez

Pour citer cet article, to quote this article,  
para citar este artigo :

Aimé-Jules Bizimana, Benoit Gauthier, « Le journalisme de guerre et les risques intégrés lors des opérations militaires en Afghanistan », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne, online], Vol 10, n°1 - 2021, 15 juin - juin 15 - 15 de junho.

URL : <http://www.surlejournalisme.com/rev>

garder à l'esprit que des choses pourraient vous arriver. Si vous n'êtes pas prêt à faire face à ces risques, vous ne couvrez pas la guerre » (*The Gazette*, 2001). Ces paroles réfèrent à la prévisibilité et à la gestion du risque par les journalistes. Au cours de la guerre, d'autres incidents coûteront la vie à de nombreux autres journalistes afghans et occidentaux au sein des dispositifs militaires ou non.

La question du risque est un enjeu important du journalisme et il faut l'étudier à travers les pratiques multiples de la profession. Sur différents terrains, la multiplication des incidents tragiques impliquant les journalistes a poussé les organisations médiatiques à réfléchir sur les implications des menaces et à mettre en place des mesures de gestion du risque. Le terrain des conflits a attiré beaucoup l'attention de la recherche mais il n'est pas le seul. La pratique du journalisme a évolué dans un univers de pressions, de tragédies et de traumatismes (Cottle, Sambrook et Mosdell, 2016 ; Simpson et Coté, 2006 ; Zelizer et Stuart, 2002). Il ne suffit pas néanmoins de dire que le métier de journaliste est devenu plus dangereux. Il faut chercher à comprendre différentes dimensions de la violence et du risque qui affectent le journalisme.

Cet article a pour objectif principal d'analyser et de comprendre les situations de danger et de risque qui ont affecté les journalistes ayant été intégrés par l'armée canadienne durant la guerre en Afghanistan. Notre étude se situe donc sur le terrain du journalisme de guerre qui a ses propres dispositifs et ses propres codes de pratique. Depuis la guerre en Irak en 2003, plusieurs armées occidentales ont mis en place des dispositifs de couverture médiatique de type *embedding* (Bizimana, 2014 ; Arboit, et Mathien, 2004 ; Charon et Mercier, 2003). Introduite par l'armée américaine en Irak, l'*embedding* désigne « le processus d'intégration des journalistes au sein d'une unité militaire ou auprès d'un quartier général d'un commandement en vue de couvrir les opérations militaires durant une période donnée » (Bizimana, 2014 : 4-5). Si le terme est nouveau, la pratique est ancienne avec les correspondants de guerre qui ont couvert les conflits depuis la guerre de Crimée au XIX<sup>e</sup> siècle. Le dispositif d'intégration est une relation contractuelle et le non-respect des consignes peut déclencher des réactions de menace et d'intimidation par les armées (Charon et Mercier, 2003 : 26). Cependant, les situations de risque sont différenciées selon que les journalistes soient intégrés dans les dispositifs officiels ou en dehors.

En Afghanistan, l'armée canadienne a instauré un programme d'intégration qui était géré par le service des affaires publiques. Ce programme a accueilli des centaines de journalistes canadiens et internationaux. Cet article examine donc les situations de risque qu'implique le reportage de guerre intégré et cherche à

répondre à la question suivante : Quels sont les principaux types de risques auxquels les journalistes intégrés dans les opérations militaires en Afghanistan ont été confrontés? Alors qu'on pouvait penser que les armées protègent efficacement les journalistes qui les suivent, l'intérêt de cette question simple est de documenter les risques inhérents à la pratique de l'*embedding*. Nous proposerons une typologie des risques basée sur les expériences terrain des journalistes intégrés. Une définition des risques intégrés sera proposée. Nous analyserons également les effets et les stratégies d'atténuation des risques intégrés.

---

### UN CHAMP DE RECHERCHE ÉMERGENT

---

La recherche sur les risques du journalisme se trouve à cheval entre deux sphères : la recherche en psychologie et les travaux sur le journalisme qui relèvent de plusieurs autres disciplines. Dans la première sphère, les premiers travaux se sont penchés sur les dimensions psychologiques dont souffrent les journalistes (Feinstein et Nicolson, 2005 ; Feinstein, Owen et Blair, 2002 ; Himmelstein et Faithorn, 2002). La dimension du syndrome de stress post traumatique a particulièrement retenu l'attention (Feinstein, Osmani et Patel, 2018 ; Greenberg *et al.*, 2009). Ce courant de recherche est l'un des plus prolifiques avec maintenant de nombreux travaux sur plusieurs continents.

Dans la seconde sphère, il est difficile d'établir une cohérence disciplinaire<sup>1</sup> mais la question des conflits y a un ancrage fort. Différents chercheurs se sont intéressés entre autres aux risques encourus par les correspondants de guerre (Palmer, 2018 ; Balguy-Gallois, 2010 ; Bizimana, 2006 ; Tumber et Webster, 2006). Ces travaux analysent les pratiques journalistiques dans des environnements de belligérance mais la question des risques se pose aussi dans d'autres environnements étatiques, organisationnels et sociaux dits hostiles. Les risques ont été notamment abordés à travers le lien entre le journalisme et les traumatismes (Zelizer et Stuart, 2002) et le coût émotionnel associé à la couverture des tragédies (Osmani *et al.* 2020 ; Massé, 2011 ; Keats et Buchanan, 2009 ; McMahan, 2001). Les situations traumatiques sont également étudiées à travers l'impact de l'éducation et les connaissances des journalistes (Seely, 2020 ; Dworzniak et Grubb, 2007) et l'environnement professionnel (Beam et Spratt, 2009). Plusieurs autres travaux se sont intéressés aux nouveaux dangers et aux nouvelles perceptions des risques dans différents contextes internationaux (Demers *et al.*, 2018) ainsi qu'aux différentes dimensions territoriales et conjoncturelles des risques journalistiques notamment en Afrique (Frère, 2015), en Asie (*Media Asia*, 2017 ; Robie, 2008), en Amérique Latine (Hughes et Márquez-Ramírez, 2017 ; González de Bustamante et Relly, 2016) et en Europe (Löfgren

Nilsson et Örnebring, 2016). Cette littérature émergente concerne également les violences subies par les femmes journalistes et les préoccupations liées au genre (Harris, Mosdell et Griffiths, 2016 ; Sinyor et Feinstein, 2012).

Cette recherche s'articule à la fois sur les travaux sur le journalisme en temps de conflit et sur la recherche en psychologie. Depuis les correspondants de guerre du XIX<sup>e</sup> siècle, le journalisme de guerre est associé à des aléas prévisibles et imprévisibles. Dans les dispositifs d'intégration, les journalistes bénéficient d'une certaine protection militaire tant qu'ils sont dans la zone de responsabilité de l'armée avec laquelle ils sont accrédités mais c'est une protection relative. Des dangers spécifiques existent dans le contexte de l'*embedding*. Dans le prolongement des motivations et des peurs du « journalisme sous le feu » (Tumber et Webster, 2006 ; Tumber, 2002), nous cherchons à comprendre les risques particuliers associés au journalisme d'intégration.

---

#### LE CADRE THÉORIQUE: RISQUES DE LA MODERNITÉ ET RISQUES DU JOURNALISME

---

Les travaux de la sociologie du risque sont parmi les premiers à avoir proposé un éclairage sur les constructions, les conséquences et les moyens de combattre les risques (Le Breton, 2017). Beck (2001) a parlé de « société du risque » pour décrire le lien entre la modernisation de la société et l'avènement d'un certain nombre de risques majeurs à la suite d'une crise de la société industrielle. Les sociétés contemporaines sont productrices de risques. Les sociétés pré-industrielle et industrielle produisaient aussi des risques mais la rationalité de la modernité est fondée sur de nouveaux risques intrinsèques aux progrès techniques et scientifiques. La modernisation réflexive est le processus d'auto-pensée de cette « autre modernité » sur ses propres travers et ses risques. Pour Beck, le concept de risque est « une tentative de rendre prévisibles et contrôlables les effets imprévisibles de nos décisions sociétales » (Beck, 2003 : 29). En plus des risques écologiques et économiques, l'analyse de la « société du risque globalisé » inclut les actes terroristes qui sont mus par l'intention et la malveillance et qui trouvent un large écho dans les médias (Beck, 2003 : 32).

Comme Beck, Giddens (1994) lie la modernité à l'émergence de nouvelles menaces sociétales et à l'individualisation qui a bouleversé des repères anciens basés entre autres sur les traditions. Il distingue les risques extérieurs inattendus mais prévisibles (*external risks*) des risques liés au développement humain et au progrès technico-scientifique (*manufactured risks*). Cette dernière catégorie engendre des « environne-

ments à risques » qui sont producteurs d'incertitudes dans la vie personnelle et dans la société (Giddens, 1998 : 27-28). Giddens insiste aussi sur la distinction entre le risque et le danger. La société du risque n'est pas plus dangereuse que les sociétés traditionnelles qui connaissaient aussi divers dangers mais elle implique le risque dans le sens où elle se préoccupe de la sécurité et aspire à contrôler le futur (Giddens, 1998 : 26-27). Beck (2003 : 29) abonde dans le même sens : « En parlant de risque, on vise la colonisation du futur, le contrôle de l'incontrôlable ».

Les conflits armés sont assimilables aux risques ordinaires de la modernité (Baudui, 2003). La sociologie du risque permet d'analyser « l'ensemble des incidences produites dans le temps et dans l'espace » et pas seulement les objectifs stratégiques des conflits militaires (Baudui, 2003 : 169). À ce titre, elle est certainement utile à penser les risques du journalisme dans les conflits et ailleurs. Les guerres occasionnent des effets directs comme les destructions mais aussi des effets induits qui peuvent se manifester bien au-delà comme les crises sanitaires, les désastres environnementaux ou le syndrome de stress post-traumatique (Baudui, 2003 : 171-173).

Un second ensemble de travaux porte spécifiquement sur les risques du journalisme. Les menaces qui affectent le journalisme sont de différentes formes et se matérialisent dans différents contextes (Cottle, Sambrook et Mosdell, 2016). Notre intérêt porte sur le contexte particulier du journalisme de guerre. La proximité du correspondant de guerre aux événements qu'il couvre est une source de dangers importants. À cet égard, certains considèrent les journalistes de guerre comme des « répondants » qui sont appelés à voir et à vivre des situations de danger pouvant occasionner des dommages physiques et émotionnels (Osofsky, Holloway, et Pickett, 2005). Le journalisme intégré expose les journalistes à des risques potentiels de blessure et de mort (Sullivan, 2008 : 46). En zone de guerre, l'un des dilemmes auxquels font face les journalistes est d'être assez présents afin de réagir à ce qui se produit mais aussi d'être assez absents pour rester en sécurité (Allan et Zelizer, 2004 : 4). La pratique d'un « journalisme sous le feu » implique certaines motivations et peurs qui ont un impact sur le travail journalistique (Tumber et Webster, 2006).

La couverture des conflits armés ou pas impliquent des situations menaçantes (offenses violentes, accidents, menaces verbales, inconfort sur le terrain...) et les violences subies ont une incidence sur les comportements des journalistes et leurs organisations (Høiby et Ottosen, 2019). Si le droit international offre une immunité juridique (Balguy-Gallois, 2010), plusieurs observateurs craignent l'instauration d'une culture de l'impunité (Pinder, 2003). L'une des évolutions

majeures du journalisme de guerre est le passage du caractère aléatoire des dangers à « une menace préméditée caractéristique du passage à l'acte contre le journaliste » (Bizimana, 2006 : 91). La prise en compte des risques est consécutive au fait que les journalistes sont devenus des cibles de choix ou d'opportunité. Dans les conflits, porter atteinte à la sécurité du journaliste vise à éliminer un témoin gênant ou à attirer l'attention médiatique comme stratégie de communication. Dans le journalisme, le concept de risque s'exprime à travers le changement paradigmatique lié à la nouveauté du discours professionnel sur la sécurité et la nécessité des mesures de formation et de protection (Bizimana, 2006 : 99 ; Tumber et Webster, 2006 : 130-141 ; Tumber, 2002 : 256).

La question des risques psychologiques a reçu une plus grande attention de la recherche. Les journalistes qui couvrent la guerre présentent des difficultés d'ordre psychologique que ceux qui ne couvrent pas la guerre (Feinstein, Owen et Blair, 2002). Ces difficultés sont de différentes natures. On peut noter entre autres le syndrome de stress post-traumatique (Feinstein, Osmani et Patel, 2018 ; Greenberg *et al.*, 2009 ; Feinstein, 2003 ; Feinstein, Owen et Blair, 2002) et la dépression (Feinstein et Starr, 2015). Le syndrome de stress post-traumatique est lié au fait qu'un individu ait subi ou ait été témoin d'un événement qui implique la mort ou la menace de mort ou de blessures graves (Feinstein, 2003 : 33). Partant du concept de « traumatisme lié au stress opérationnel », Buchanan et Keats (2011) ont proposé celui de « traumatisme lié au stress d'affectation » (*assignment stress injury*) qui décrit certains troubles psychologiques consécutifs à la pratique journalistique dans des situations de danger. Axée sur les facteurs professionnels, une étude sur les journalistes intégrés et unilatéraux qui ont couvert la guerre en Irak indique que les sources de stress se matérialisent avant le départ, pendant et après l'affectation en zone de guerre (Greenberg *et al.*, 2007). Pour atténuer les effets de l'exposition aux traumatismes et au stress lié à leur travail, les journalistes développent des stratégies d'adaptation variées (Novak et Davidson, 2013 ; Buchanan et Keats, 2011 ; Greenberg *et al.*, 2007).

---

#### LE CADRE MÉTHODOLOGIQUE

---

Cette recherche sur les risques journalistiques fait partie d'une étude plus large sur le dispositif d'intégration de l'armée canadienne en Afghanistan et les relations armée-médias au sens large. L'étude a abordé entre autres les dimensions de l'accès aux opérations, le fonctionnement de l'appareil d'affaires publiques, les conditions d'exercice sur le terrain et les contraintes rédactionnelles liées au reportage de guerre. Cette recherche financée<sup>2</sup> est de nature qualitative et recours à l'approche de l'étude de cas qui consiste à étudier un

phénomène contemporain et les événements y relatifs dans son contexte réel (Yin, 2003). Un cas repose sur une « unité d'analyse » empirique qui est choisi en fonction des objectifs et de la question de recherche (Yin, 2003 : 22). Notre unité d'analyse est le « Programme des journalistes intégrés » (PJI), le dispositif mis en place par l'armée canadienne en Afghanistan.

Nous avons réalisé 93 entrevues semi-dirigées avec des journalistes intégrés, des commandants, des officiers d'affaires publiques et deux experts en gestion des risques travaillant pour les médias. Pour les 63 journalistes interviewés dont 16 femmes, le fait d'avoir été accrédité par l'armée canadienne a été un critère de sélection. Pour les militaires, la plupart des répondants ont été déployés en Afghanistan mais certains ont occupé des fonctions d'affaires publiques en lien avec le programme au ministère de la Défense. Dans la pratique, la plupart des journalistes ont également effectué des reportages indépendants mais les résultats porteront sur les expériences avec l'armée. Seulement 8 répondants ont requis l'anonymat. Le corpus du cas comprend aussi des sources primaires entre autres les directives d'affaires publiques et les contrats d'intégration fournis par l'armée ainsi que des sources secondaires notamment les ouvrages écrits par les journalistes intégrés en Afghanistan et les articles de presse portant sur les relations armée-médias et la couverture de la guerre entre 2002 et 2011. Les verbatim et le corpus documentaire ont été codés à l'aide du logiciel Atlas.ti. Cette contribution portera sur une analyse limitée aux codes portant spécifiquement sur la question des risques en situation intégrée.

---

#### LES ALÉAS SÉCURITAIRES À KANDAHAR ET LES RISQUES DE CANTONNEMENT

---

Quand les journalistes intégrés arrivaient en théâtre opérationnel, ils étaient accueillis à *KAF - Kandahar Airfield* - où ils étaient logés dans des tentes dédiées aux médias qui leur servaient d'espace de travail et de socialisation. La base de *KAF* était considérée comme une « bulle sécuritaire ». La sécurité est « une situation où les dangers ont été supprimés ou minimisés » (Giddens, 1994 : 42). À Kandahar, il convient mieux de parler de minimisation que de suppression du danger. Les tirs de roquettes étaient la plus grande menace. Mike Heenan, un caméraman de la *CBC*, connaît bien ces roquettes : « Elles étaient déposées sur des rochers, leurs minuteries réglées, les personnes s'enfuyaient et elles finissaient par tomber quelque part sur la base »<sup>3</sup>. Les roquettes étaient parfois si proches que « nous avons plongé sous nos bureaux sous la tente de travail [et ont parfois] poussé les militaires à nous ordonner de porter notre gilet pare-balles voire nos casques en travaillant à l'inté-

rieur » a décrit Melissa Fung de la *CBC* (Fung, 2011 : 111). Les journalistes intégrés connaissaient bien la routine d'aller se réfugier dans les bunkers dès que les alertes de tirs étaient déclenchées. Un jour, une roquette a atterri à quelques mètres de Heenan alors qu'il se rendait avec une autre personne dans un bunker. « Sa force a quand même créé un cratère. [...] Si elle avait explosé, nous aurions tous été tués »<sup>4</sup> témoigne-t-il. Les roquettes étaient aussi un danger dans les bases d'opérations avancées régulièrement visitées par les journalistes intégrés.

De manière générale, les roquettes étaient perçues par plusieurs plus comme une nuisance qu'un véritable risque. « Vous avez en quelque sorte cette fausse illusion que vous êtes en sécurité à KAF mais vous êtes toujours dans une zone de guerre ; ce n'est pas aussi sécuritaire que vous le pensez »<sup>5</sup> observe néanmoins Steve Rennie de la *Presse canadienne (PC)* qui a failli se faire tuer par une roquette juste à côté de la tente des médias. Un tir de roquette est un danger pouvant causer de graves dommages corporels mais toute alerte ne signifie pas que le danger se matérialise. « T'as beaucoup de fausses alertes [...] tu penses qu'il y a un danger puis dans le fond, ceux qui sont là longtemps relativisent en disant ça arrive comme trois fois par jour depuis six mois »<sup>6</sup> précise Alec Castonguay du *Devoir* et de *L'Actualité*. Les bunkers offraient une protection efficace permettant de minimiser l'occurrence des risques. Cependant, la familiarité créée par la fréquence des tirs de roquettes et leurs conséquences très limitées ont parfois mené à une certaine nonchalance quant au suivi du protocole de protection. Ne pas se rendre immédiatement au bunker après une alerte est une situation qui a augmenté le risque d'être blessé par une roquette. Il est arrivé que les roquettes tuent des personnes sur la base mais aucun journaliste intégré n'a subi de blessures graves suite à celles-ci. Si les mesures de protection étaient bien respectées, les roquettes posaient un risque faible et ont globalement eu une incidence minimale sur la capacité des journalistes à effectuer leur travail.

---

#### LES SORTIES SUR LE TERRAIN ET LES RISQUES OPÉRATIONNELS

---

Durant la première phase de l'opération *Athena*, entre 2003 et 2005, les journalistes intégrés ont couvert des centaines de patrouilles de sécurisation à Kaboul et ses environs. Les patrouilles se faisaient dans des véhicules blindés, des jeeps de type Iltis et à pied. À la suite d'un incident qui a coûté la vie à deux soldats en octobre 2003, les jeeps Iltis ont défrayé les manchettes pour leur protection inadéquate contre les mines anti-char et leur usage a été abandonné. Des raids plus

offensifs ont été menés contre des réseaux terroristes mais les médias intégrés n'ont pas été invités à les couvrir. Durant cette période, il n'y a pas eu d'incidents sérieux impliquant la sécurité des journalistes. Selon Les Perreux de la *PC* qui a passé trois mois au Camp Julien en 2004, les risques étaient minimes<sup>7</sup>.

Les sorties les plus risquées ont véritablement commencé avec la roto 1 du 1<sup>er</sup> bataillon du *Princess Patricia's Canadian Light Infantry (1 PPCLI)* en février 2006. La même année, les médias ont couvert l'opération *Medusa*, une grande offensive dans la région du Panjwai. Aucun journaliste n'a été blessé à ce moment mais plusieurs journalistes ont expérimenté l'atmosphère volatile du reportage de première ligne. Durant *Medusa*, Les Perreux a vécu de près les tirs d'armes légères, les roquettes qui sifflent dans les oreilles et les éclats d'obus (Perreux, 2006). Ce sont des risques balistiques prévisibles dans une zone de guerre. En signant le contrat d'intégration, tout journaliste reconnaît « qu'effectuer un reportage d'une opération militaire ou d'une opération de combat est fondamentalement dangereux et susceptible d'entraîner la mort, des blessures personnelles, de nature physique ou autre, ou des dommages matériels » (Commandement de la force expéditionnaire du Canada, 2006a : C-1).

Christie Blatchford, qui a couvert la guerre pour le quotidien *Globe and Mail*, est revenu sur son expérience au front : « J'étais en fait dans un affrontement pour la première fois et j'étais morte de trouille, mais j'ai réussi à faire face. [...] J'ai trouvé à chaque fois que je suis retournée que c'était plus difficile d'y retourner parce que j'étais plus éduquée sur ce qui pourrait arriver »<sup>8</sup>. On peut en déduire qu'à l'instar de la formation, l'expérience du journaliste offre certains repères d'anticipation en situation réelle. « Nos anticipations se forment en projetant l'expérience passée dans le futur. Notre comportement est guidé par nos anticipations » (Adams, 1995 : 30). Couvrir un affrontement représente un risque balistique lié aux effets des fusillades et des bombardements. Cependant, peu de journalistes intégrés ont assisté à des échanges de coups de feu car le combat direct n'a occupé qu'une infime partie de la mission de combat.

Chaque zone de guerre a sa propre configuration qui détermine les types de risques qui affectent les journalistes en fonction de différents paramètres. Blatchford a raconté ce qui peut se produire quand on voyage avec l'armée :

« Un kamikaze a tenté désespérément de traverser les rues en ruines de Kandahar pour se rendre au convoi. Et pour couronner le tout, un camion civil a percuté le côté du VBL dans lequel je me trouvais, faisant tourner le canon de 25 millimètres qui alla frap-

per et blesser gravement les deux jeunes gardes qui se trouvaient dans les écoutilles ouvertes à l'arrière » (Blatchford, 2008 : 171).

Ce passage réfère à deux autres types de dangers en situation opérationnelle: les attaques kamikazes et les accidents. Les journalistes ont été exposés à des accidents routiers et aériens. En mai 2011, Colin Perkel de la *PC* a survécu à l'écrasement d'un hélicoptère en pleine nuit dans le district du Panjwai. Le pilote du Chinook a mal évalué sa hauteur dans la brume et l'obscurité (Perkel, 2011a). Coincé, le journaliste a pu se déprendre et n'a souffert que de blessures mineures (Perkel, 2011b).

Il est ressorti des entretiens que les journalistes étaient conscients de la question des accidents. « [L]es dangers pour les journalistes en zone de guerre, c'est d'abord les accidents de voiture, la principale cause de mortalité, évidemment la maladie et troisièmement seulement les combats »<sup>9</sup> avance Michel Cormier, un correspondant d'expérience chez Radio-Canada. Son collègue Raymond Saint-Pierre, aussi un vétéran du reportage international, abonde dans le même sens : « La plupart des journalistes qui se font blesser, qui meurent, c'est très souvent dans des accidents de la route et les autres problèmes de santé [sont liés à] la qualité de l'eau ou de la nourriture »<sup>10</sup>. En Afghanistan, aucun cas d'accident ayant eu de graves conséquences sur l'intégrité physique d'un journaliste intégré n'a été signalé. Néanmoins, les routes n'en demeuraient pas moins une sérieuse menace comme nous le verrons avec les *IED*<sup>11</sup>.

D'autres risques existent dans les sorties opérationnelles. En avril 2008, deux journalistes ont couvert une importante opération à Nakhonay. Après avoir dormi deux jours dans le désert avec les serpents et les scorpions, ils ont dû marcher 36 kilomètres en une journée. « Nous avons failli mourir d'épuisement dû à la chaleur parce que nous n'avions pas suffisamment d'eau et que nous étions à pied »<sup>12</sup> décrit l'un d'eux qui a requis l'anonymat. L'Afghanistan est un endroit aride avec des périodes torrides. Avoir une eau potable en quantité suffisante est en principe conseillé aux journalistes. Le contrat d'intégration précise que « les besoins de base des journalistes déployés en avant – sécurité, nourriture et eau – sont fournis dans toute la mesure du possible » (COMFEC, 2010 : 12). Même si ça n'a pas été la réalité de la majorité des journalistes intégrés, la conjoncture opérationnelle peut exiger de manière imprévue de longs déplacements sous la chaleur qui peuvent représenter un risque physique important. Comme la plupart des déplacements étaient motorisés, le niveau de ce type de risques a été très faible. L'environnement naturel peut représenter un risque sanitaire avec la présence d'animaux vénimeux.

---

## ROULER SUR DES IED

---

Les engins explosifs improvisés ou *IED* ont constitué le principal risque des opérations tactiques. Pour accéder au front et aux bases d'opération avancées, les journalistes intégrés devaient suivre les convois militaires sur des routes minées par les Talibans. Dans le jargon journalistique en Afghanistan, sortir *outside the wire*, c'est-à-dire à l'extérieur du périmètre de sécurité de la base de Kandahar était synonyme de prise de risques. La plupart des déplacements se sont faits dans les véhicules blindés légers. « T'as vraiment l'impression d'être dans un petit four qui peut exploser à tout moment »<sup>13</sup> décrit Alex Castonguay du *Devoir* et de *L'Actualité*. C'est un environnement très stressant. Christie Blatchford explique : « Je me rappelle de chaque bosse dans la route car les engins explosifs improvisés devenaient de plus en plus problématiques. Alors, j'essayais de me distraire »<sup>14</sup>. Entre la roto 1 et la roto 3 en juillet 2007, il y a eu quelques incidents impliquant des journalistes intégrés mais c'était plutôt des « *close call* »<sup>15</sup> sans grandes conséquences. Le premier incident grave s'est produit en août 2007 alors qu'une équipe de Radio-Canada accompagnait le 3<sup>e</sup> bataillon du Royal 22<sup>e</sup> Régiment sur la colline Ghundy Ghar. À la fin d'une longue journée où le journaliste Patrice Roy et le caméraman Charles Dubois ont assisté à des échanges de tirs de mortiers, un *IED* a éventré leur blindé VBL III alors qu'ils atteignaient le sommet de la colline. Deux soldats canadiens et un interprète afghan ont été tués et Charles Dubois a été grièvement blessé à sa jambe droite qui sera amputée après son évacuation.

L'incident de la colline Ghundy Ghar est le premier sérieux électrochoc sur les risques du reportage intégré dans les rédactions canadiennes. Deux semaines plus tard, le véhicule dans lequel se trouvait Dene Moore de la *PC* a été frappé au retour du poste avancé de Ghundy Ghar, mais il n'y pas eu de blessés graves. En décembre 2007, le journaliste Raymond Saint-Pierre et le caméraman Sylvain Castonguay de Radio-Canada s'en tireront indemnes après l'explosion d'une bombe artisanale. Saint-Pierre explique qu'il a eu peur que le blindé prenne feu et surtout qu'ils soient attaqués<sup>16</sup>. Plusieurs journalistes interviewés ont souligné cette crainte d'une seconde attaque sur un convoi immobilisé, ce qui était un *modus operandi* connu des Talibans. En août 2008, Tobi Cohen (*Presse canadienne*) et Scott Deveau (*National Post*) ont roulés sur un *IED* dans un convoi de ravitaillement et en ont été quittes pour une bonne frousse. Malgré des mesures de contre-minage par les forces canadiennes et l'OTAN, le nombre élevé d'engins explosifs sur les routes a augmenté la probabilité du risque d'incidents violents.

Le 30 décembre 2009, l'explosion d'une bombe artisanale a tué la journaliste Michelle Lang du *Calgary Herald* ainsi que quatre soldats et a blessé plusieurs autres occupants. C'était la première fois que les médias canadiens perdaient un membre de leur personnel en Afghanistan. Un facteur de risques lié aux déplacements en VBL a joué un rôle déterminant :

« [L]es unités qui employaient ces véhicules étaient souvent forcées de suivre un itinéraire prévisible, ce qui les rendait plus faciles à cibler, surtout durant les dernières années, pendant lesquelles les cellules de déploiement d'IED des talibans ont concentré leurs activités sur les points de passage obligé évidents » (Windsor, 2013 : 28).

Pour ses patrouilles, l'armée canadienne procédait conséquemment à une évaluation des risques par des actions de reconnaissance et d'observation pour détecter des indicateurs d'IED et des indices dans le *pattern* de la vie sociale locale. Le rapport d'incident indiquera que rien de particulier n'avait été signalé par la patrouille au retour de la ville de Dand (*Joint Task Force Afghanistan*, 2009). Cependant, en raison d'un embouteillage sur la route initiale, le convoi a été obligé d'emprunter la voie connue sous le nom de code *Molson Ice* comme cela avait été prévu par les assaillants (*Joint Task Force Afghanistan*, 2009).

La plupart des IED susceptibles de frapper les journalistes intégrés étaient des engins aléatoires plantés sur les routes les plus fréquemment utilisées par les forces de l'OTAN et qui ne ciblaient pas directement les médias. Les attaques étaient planifiées en fonction des observations sur les mouvements opérationnels mais elles ne visaient pas nécessairement les journalistes. Lors de l'incident de Radio-Canada sur la colline Ghundy Ghar, le blindé des journalistes a reculé sur un IED à plaque de pression mais les médias n'étaient pas la cible première. À la différence de ce cas, l'attaque qui a coûté la vie à Lang est une attaque par un IED télécommandé. Le rapport d'incident précise que celui qui a actionné l'engin à distance a probablement reçu un renseignement d'un guetteur (*Joint Task Force Afghanistan*, 2009). Un informateur aurait pu facilement savoir dans quel véhicule se trouvaient deux femmes civiles<sup>17</sup> (Perkel, 2010). Les Talibans étaient connus pour leurs campagnes d'information efficaces contre l'OTAN. « Ils savent que la mort d'un journaliste, en particulier d'un journaliste femme, aura un impact médiatique beaucoup plus important en Occident que la mort d'un soldat de profession » (Gagnon, 2011). Cet effet médiatique émane de la culture de la peur consécutive à la guerre globale sur le terrorisme (Nohrstedt et Ottosen, 2008). En nous basant sur les photographies prises lors des arrêts dans les villages et sur le rapport d'incident, nous soutenons que l'hypothèse d'une attaque ciblée est plausible. Dans plusieurs conflits, les médias sont devenus des cibles. Ils

ne sont pas considérés comme des acteurs indépendants et sont victimes d'un passage à l'acte prémédité (Høiby et Ottosen, 2019 : 81 ; Bizimana, 2006 : 91). Le danger des IED a constitué le risque dont la probabilité était la plus élevée à partir de 2007 en raison de l'exposition répétitive et des mesures de protection dérisoires.

---

#### LES RISQUES PSYCHOLOGIQUES : UN ENVIRONNEMENT DE STRESS

---

La peur est un facteur omniprésent du reportage de guerre. Les sorties opérationnelles ont constitué des moments de stress significatif. En décrivant sa couverture d'un affrontement intense en 2006, Christie Blatchford du *Globe and Mail* a parlé d'une peur parfois paralysante : « Je peux voir que je n'ai presque rien écrit dans mon cahier. Je n'ai absolument aucun souvenir du reste de la journée. Je me suis assise là, seule à l'arrière du VBL, trop effrayée pour partir (Blatchford, 2008 : 83). Référant à l'incident de Ghundy Ghar, Patrice Roy indique : « Pendant quatre heures t'es dans le tank, il y a pas un être humain qui a pas peur, mais tu fais avec »<sup>18</sup>. Jennifer Madigan d'*A Channel* a relaté avoir vu une équipe de télévision refuser de sortir en opération en avouant qu'ils ne voulaient pas se faire tirer dessus<sup>19</sup>. La présence dans l'environnement opérationnel où existent des dangers d'accidents, de tirs et d'IED augmente le risque d'effets nocifs comme le stress pour les journalistes intégrés. « Le stress de ma participation à [une] patrouille nocturne dans une quasi-zone de guerre semble m'avoir affublé d'une migraine qui, je le crains, ne me lâchera plus » écrira Adam Day du magazine *Légion* (Day, 2010 : 25). Parlant de son plus grand défi en Afghanistan, Blatchford, confie : « Contrôler ma propre peur, assez pour que je puisse fonctionner »<sup>20</sup>. Correspondant sénior du *Toronto Star*, Ross Oakland lie la maîtrise de la peur à l'expérience :

« Une des choses vraiment alarmantes d'être dans une situation dangereuse est de se retrouver en train de réagir émotionnellement d'une manière inhabituelle. Et ça en soi est apeurant et ajoute à la peur. Mais, une fois qu'on a fait des choses dangereuses et qu'on y a survécu, alors on devient plus familier avec ces sentiments et elles ne vous alarment plus autant qu'auparavant parce que vous y avez déjà fait face »<sup>21</sup>.

L'expérience ne constitue pas néanmoins un gage de sécurité contre des symptômes intrusifs de nature psychologique (Feinstein, 2003 : 40).

Une abondante littérature aborde les effets du syndrome de stress post-traumatique (Feinstein, Osmani et Patel, 2018 ; Greenberg *et al.*, 2009) et l'éducation

préparatoire aux risques liés aux traumatismes (Seely, 2020 ; Dworzniak et Grubb, 2007). Stephen Thorne de la *PC* a couvert les zones de désastre pendant plus de 15 ans et a souffert du syndrome de stress post-traumatique avant même d'aller en Afghanistan. « Votre niveau d'adrénaline était haut tout le temps, vous êtes toujours sur les gardes, vous appreniez à vivre avec ça et à ne même pas y penser, jusqu'à ce que vous reveniez »<sup>22</sup> dit-il. Le plus grand défi pour lui a été la « *déconnexion* »<sup>23</sup> de cet environnement de stress et des difficultés d'ordre social et interpersonnel. Drew Brown du journal *Stars and Stripes* a eu le même sentiment : « C'était le reste du monde avec qui je ne pouvais tout simplement pas composer »<sup>24</sup>. Les journalistes de guerre connaissent bien ce contraste entre l'intensité des zones de guerre et la mondanité de la vie civile (Feinstein, 2003 : 43).

Les journalistes que nous avons rencontrés sont sensibilisés aux risques psychologiques et ont évoqué la reconnaissance y relative à la fois par les pairs et par les rédactions. Drew Brown a effectué de nombreux séjours intégrés dans les guerres en Irak et en Afghanistan. « J'ai vu des choses odieuses, odieuses ; je veux dire des choses terribles là-bas »<sup>25</sup> témoigne-t-il. Il note avoir été marqué par l'accident de Joao Silva, un photographe du *New York Times* qui a été gravement blessé par une mine en 2010 dans un village qu'il avait lui-même visité quelque mois plus tôt : « Mes gars, dit Brown, ont trouvé une bombe, ses gars ne l'ont pas fait. Et quelqu'un l'a déclenché et il a perdu ses deux jambes » dit-il. Un collègue journaliste l'a alors pris à part : « Pourquoi tu fais ça? [...]. Que vas-tu voir de plus? Vous avez déjà tout vu, rentrez chez vous »<sup>26</sup> confie Brown qui a décidé de rentrer.

Le soutien des pairs et la reconnaissance des rédactions sont importants dans la gestion des traumatismes liés au stress d'affectation (Keats et Buchanan, 2009 : 165-168 ; Novak et Davidson, 2013 : 318). « Ils m'ont fait rédacteur. Je ne voulais pas être rédacteur, je voulais retourner en Afghanistan. Ils ont dit: non, vous en avez eu assez »<sup>27</sup> témoigne Thorne. « Il y a de l'aide psychologique pour le traitement du stress post-traumatique afin d'aider les gens à faire face aux problèmes qu'ils ont pu rencontrer pendant qu'ils étaient à l'étranger »<sup>28</sup> confirme Benoit Suire, le responsable des déploiements à hauts risques à *Radio-Canada*. « Nous avons un programme disponible 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7 qui permet d'appeler en toute confidentialité pour avoir de l'aide. Nous avons également un outil d'auto-évaluation en ligne à leur disposition »<sup>29</sup> décrit Harris Silver, qui occupe la même fonction à la *CBC*. Tout le monde ne bénéficie pas de ce type de services. Drew Brown de *Stars and Stripes* a reçu un conseil de sa rédaction pour consulter un spécialiste mais il précise qu'à titre de contractuel, il n'avait pas

d'assurances pour ce volet : « Une fois que j'ai quitté la guerre, mon travail était terminé »<sup>30</sup> déplore-t-il.

## ESSAI DE TYPOLOGIE DES RISQUES INTÉGRÉS

Trois grandes catégories de risques ont été relevées dans cette étude. La première concerne les *risques stationnaires* que les journalistes intégrés ont connu sur les bases militaires à Kaboul et à Kandahar ainsi que dans les bases d'opérations avancées où les tirs répétitifs de roquettes ont été les principaux dangers. Même si elles ont fait très peu de victimes, les roquettes ont explosé à très courte distance de plusieurs journalistes intégrés. Les risques stationnaires sont des risques de cantonnement qui surviennent dans un environnement statique.

La seconde catégorie concerne les *risques opérationnels*. Cette catégorie a trait aux sorties journalistiques dans les patrouilles de sécurisation et les patrouilles de présence principalement dans des véhicules militaires blindés et à pied. Les risques opérationnels sont des risques conjoncturels. L'offensive de 2006 dans la région du Panjwai avec la mission de combat a changé la donne sur le terrain avec le reportage de première ligne qui comporte des risques balistiques majeurs lors d'échanges de tirs (fusillades et bombardements) en combat direct. Les sorties opérationnelles impliquent d'autres risques comme les attentats-suicides, les accidents routiers et aériens ainsi que les déplacements physiquement éprouvants. La guérilla talibane et la guerre des *IED* ont fait courir les plus grands risques aux journalistes intégrés. Le reportage intégré sur les routes minées et sur des trajets prévisibles par les Talibans a été le plus grand défi sécuritaire en Afghanistan avec de nombreux incidents principalement au cours des opérations tactiques de contre-insurrection. « Des journalistes doivent prendre ces risques, c'est vital. Mais j'avais aussi l'impression de jouer à la roulette russe sur les chemins de l'Afghanistan » (Castonguay, 2007). Les violences causées par les *IED* étaient des risques aléatoires (incertitude de la cible) et prévisibles (forte probabilité d'occurrence). Dans le cas de la mort de Michelle Lang, la surveillance du convoi et l'explosion contrôlée de l'engin explosif artisanal accèdent la thèse d'une action intentionnelle.

La troisième et dernière catégorie de risques liés à l'intégration est celle des *risques psychologiques*. Les sorties opérationnelles créent un *environnement de stress* pour les journalistes intégrés et peuvent occasionner la peur par anticipation en fonction de la situation tactique (sortir en convoi militaire, couvrir une opération de nuit, sauter sur un *IED*, être pris en embuscade, etc.). Certains participants ont dit souffrir du syndrome de stress post-traumatique. Cependant, cette condition peut être liée à une expérience pré-



cédente du journaliste dans une autre guerre ou une autre zone hostile. Les journalistes qui ont témoigné à cet égard ont tous plusieurs années d'expérience dans différentes zones hostiles. L'exposition répétée au danger est un facteur d'apparition d'effets psychologiques même si certains journalistes y sont résistants (Feinstein, 2003 : 50). Un caméraman de la CBC s'est dit conscient que les effets psychologiques peuvent se manifester beaucoup plus tard.

Les risques intégrés ont des effets directs et indirects. Les risques stationnaires et opérationnels induisent principalement des effets directs sur la santé physique (blessures, décès) et sur l'équipement journalistique (dommages matériels). Les risques psychologiques ont des effets directs sur la santé mentale (environnement de stress, peur) et des effets indirects sur le journaliste et son entourage (traumatismes liés au stress d'affectation, syndrome de stress post-traumatique, effets psychologiques sur la parenté et les collègues). Les traumatismes liés au stress d'affectation sont de différentes natures et peuvent être liés à la guerre ou pas (Keats et Buchaman, 2009). Lors des incidents graves, les journalistes impliqués ou pas ont tenu à rassurer rapidement les membres de leur entourage familial et leur rédaction pour leur éviter la panique.

Les trois catégories nous mènent à proposer la définition suivante : « Les *risques intégrés* sont des risques consécutifs aux dangers liés à la réalisation du reportage journalistique *embedded* dans un environnement opérationnel tactique ou statique et qui ont des effets physiques ou psychologiques directs ou indirects ». Le risque est une composante fondamentale du reportage de guerre. Il imprègne toutes les dimensions de la pratique journalistique intégrée à travers des espaces fixes (risques stationnaires) et des espaces en mouvement (risques opérationnels) qui sont affectés par divers dangers. L'affectation en zone de guerre implique des risques psychologiques immédiats ou différés. Cette réalité nous permet de revenir sur le dilemme présence-absence soulevé par Allan et Zelizer (2004 : 4). Les journalistes intégrés ne peuvent être suffisamment absents pour être en sécurité. La pratique du reportage intégré exige une présence qui implique forcément des risques. À défaut de les supprimer, les médias peuvent les minimiser par des actions d'atténuation.

---

#### COMMUNICATION ET STRATÉGIES D'ATTÉNUATION DES RISQUES INTÉGRÉS

---

La communication des risques intégrés s'effectue à travers des échanges formels ou informels à deux principaux niveaux. Au premier niveau, avant son affectation, le journaliste discute des risques potentiels avec

la rédaction. Cependant, plusieurs journalistes surtout des médias locaux ont eu peu, voire n'ont jamais eu, ce type de conversations. L'absence de soutien de la direction a été identifiée comme une source de stress par les journalistes qui ont couvert la guerre en Irak (Greenberg *et al.*, 2007 : 361). La formation est une autre étape importante où les journalistes sont informés des risques. La majorité des journalistes des grands médias nationaux ont eu une formation spécialisée sur les risques du reportage en zones hostiles par des firmes privées. Les incidents graves ont généralement contribué à une prise de conscience des rédactions et cela a permis une plus grande communication des risques de l'intégration.

Au deuxième niveau, pendant le processus d'accréditation, le journaliste est informé des risques potentiels par le service des affaires publiques à travers les échanges administratifs (courriel ou téléphone) et à travers la documentation (contrat d'intégration ou *ground rules*). Une fois sur le terrain, le journaliste intégré a d'autres échanges en personne avec les officiers d'affaires publiques. L'armée offre parfois aussi des formations sommaires sur les techniques de premiers soins. Lors des sorties opérationnelles, le journaliste sera généralement informé des risques à travers des interactions préparatoires avec un officier d'affaires publiques ou des briefings du commandant. Le brigadier-général Guy Laroche, qui commandait la force opérationnelle, explique que son commandement avait expliqué clairement les risques aux journalistes pour l'opération de Ghundy Ghar : « Lorsque vous allez dans un nouveau secteur, ça amène des risques, vous ne savez pas ce qu'il y a là, vous ne savez pas si c'est miné, vous ne savez pas la disposition des forces belligérantes donc ça peut amener un paquet de surprises »<sup>31</sup>. Patrice Roy de *Radio-Canada* confirme : « J'étais conscient des risques, c'est évident, dès qu'on sort de Kandahar, il y a des risques »<sup>32</sup>. Sans faire une analyse poussée de la typologie communicationnelle de Laramée (2005 : 96-100), on peut déceler ici les dimensions institutionnelle et interactive au sens où les risques intégrés sont communiqués par des acteurs qui ont des responsabilités institutionnalisées ayant des incidences décisionnelles. La communication du risque intégré peut avoir une incidence sur la décision individuelle ou rédactionnelle de couvrir ou pas une opération. Avant ou pendant l'affectation, les échanges avec les collègues qui ont une expérience de l'intégration sont courants et offrent des balises d'anticipation.

Les stratégies d'atténuation des risques intégrés sont de différentes sortes. Pour les risques stationnaires, le port de l'équipement de protection (veste pare-balles, casques) et surtout le suivi rigoureux du protocole de protection (refuge dans un bunker après la sirène d'alerte) sont les principales mesures. Pour les risques opérationnels, l'armée recourt à différentes

stratégies. En principe, le choix d'un véhicule qui offre un meilleur blindage ou le voyage en hélicoptère constituent des stratégies d'atténuation des risques mais ces choix étaient dictés par les besoins opérationnels tactiques et étaient limités par la disponibilité des ressources. L'armée canadienne n'a jamais eu d'hélicoptères en nombre suffisant pour garantir aux journalistes intégrés un déplacement plus sécuritaire face à la menace des IED. Durant les dernières années du conflit, certains journalistes ont refusé de sortir de la base par voie terrestre.

Avant les opérations tactiques, l'armée évaluait en permanence les risques sur les routes en fonction des rapports de renseignement et des opérations de surveillance et procédait si nécessaire à des reconnaissances et des opérations de déminage. Même si les opérations de contre-insurrection ont permis de détecter une grande quantité d'IED, les mesures de protection étaient insuffisantes face à la quantité et aux charges explosives des bombes posées par les Talibans. Lors de l'incident de Radio-Canada à Ghundy Ghar, le blindé a suivi les traces des autres véhicules pour minimiser les risques mais en reculant pour se garer, il s'est écarté juste de quelques centimètres.

À bord d'un transport militaire, les journalistes doivent se munir aussi de lunettes balistiques, une chemise à manche longue en tissu naturel et des gants ignifuges (COMFEC, 2010 : 11). Dans une opération, la position du journaliste dépend du danger perçu par l'armée. Dans les convois militaires, les journalistes n'étaient généralement pas placés dans les véhicules de tête. Alec Castonguay a noté :

« Dès qu'un journaliste circule dans un convoi militaire, que la zone soit jugée à haut risque ou plus calme, il prend place dans le véhicule blindé au centre du convoi. Les chars se suivent en file indienne par groupe de trois ou plus, ce qui place le journaliste dans ce que les militaires nomment «la bulle». Le premier véhicule est toujours plus susceptible de rencontrer un explosif, alors que le dernier surveille les embuscades » (Castonguay, 2007).

Le VBL III (Véhicule blindé léger III)<sup>33</sup> était le véhicule souvent utilisé par les unités opérationnelles en patrouille et en opérations. Ce véhicule « offre une meilleure protection que la plupart des véhicules à roues » de l'armée canadienne (Richard, 2007 : 54). Ces véhicules étaient néanmoins vulnérables aux IED. Par ailleurs, le lieutenant-colonel Alain Gauthier qui commandait le 22<sup>e</sup> Régiment lors de l'incident de la colline Ghundy Ghar en 2007, explique qu'un journaliste peut couvrir n'importe quelle opération mais précise : « Si le journaliste demande à être sur la ligne de front à côté d'un fantassin qui tire, je vais avoir une

bonne discussion avec lui, on va lui expliquer c'est quoi le danger [...]. On est capable de le positionner ailleurs pour qu'il ait une visibilité sur ce qui se passe sans être sur la première ligne de feu »<sup>34</sup>.

Le système rotatif de l'intégration peut être considéré comme une stratégie d'atténuation. En principe, les journalistes étaient intégrés pour une période maximale de six semaines mais ce délai a parfois été dépassé au cas par cas. La rotation permettait aux médias d'envoyer différentes personnes après le délai prescrit. Le lieutenant-colonel et officier d'affaires publiques Jay Janzen a signifié qu'une pause était nécessaire pour les journalistes intégrés à l'instar des soldats qui avaient des pauses régulières pour atténuer le stress lié au déploiement<sup>35</sup>. Stephen Puddicombe de la CBC croit que la rotation était une bonne idée car le journaliste se trouve très loin des siens dans un environnement très stressant<sup>36</sup>.

Face à la menace des IED, certaines rédactions ont choisi de confiner leurs journalistes à la base de Kandahar. Certes, l'armée a fortement critiqué le phénomène connu sous le nom de *death watch* où les journalistes ne voulaient pas sortir pour ne pas rater la cérémonie d'adieux des soldats tués. Cependant, le confinement personnel ou rédactionnel est une mesure d'atténuation du risque opérationnel. Chaque journaliste fait son propre calcul des risques et certains n'étaient pas prêts à risquer leur vie pour une histoire de cinq cents mots résume un correspondant anonyme<sup>37</sup>. Selon Hugo Meunier de *La Presse*, les rédactions à Montréal sentaient la pression d'avoir envoyé leurs journalistes à l'abattoir : « Certains de mes collègues, leur patron leur a demandé de plus sortir de la base parce ce qu'ils ne voulaient pas avoir ça sur la conscience »<sup>38</sup>. Plusieurs journalistes interviewés ont par contre exprimé la frustration envers les limitations de leurs rédactions et les restrictions de l'armée en raison des risques perçus. Pour les journalistes intégrés en Irak, Greenberg *et al* (2007 : 367) ont qualifié ces limitations de « censure » qui réduit l'autonomie journalistique. Les décisions rédactionnelles et les restrictions militaires peuvent en effet limiter l'autonomie de décision des journalistes intégrés. Mais si le correspondant de guerre est un « répondant » (Osofsky, Holloway et Pickett, 2005), il ne peut éviter les risques mais doit les gérer. Une correspondante de l'agence *Presse canadienne* a indiqué que ça dépendait des médias et que ses rédacteurs en chef disaient : « C'est à vous de décider, exercez votre meilleur jugement »<sup>39</sup>. L'un des correspondants qui connaissaient le mieux l'*embedding* canadien résume le sentiment que nous avons perçu chez la plupart des journalistes interviewés : « Vous êtes aspirés dans ça et vous faites ce que vous avez à faire. Il n'y avait donc aucun moyen de remédier au risque. Pas vraiment quand vous êtes en opération parce que vous n'avez pas le choix ».

---

## CONCLUSION

---

Cet article s'est intéressé aux dangers et aux risques spécifiques du journaliste intégré. Dans le dispositif d'intégration canadien, nous avons abordé les risques encourus par les journalistes dans une situation statique dans les camps militaires et dans les situations tactiques lors des sorties opérationnelles. Les risques opérationnels sont liés à la conjoncture sur le terrain. L'abandon du combat direct par les Talibans et le passage aux tactiques de guérilla avec la multiplication des attentats-suicide et les engins explosifs improvisés a été l'élément déterminant en lien avec les risques opérationnels. Les risques intégrés sont assimilables aux risques de la modernité. Cette assertion tient au fait que les conséquences physiques et psychologiques que nous avons relevés sont des effets induits caractéristiques des conflits armés (Baudouï, 2003) et que ces risques sont aussi liés à la malveillance de nature terroriste (Beck, 2003).

Les risques intégrés sont communiqués à travers différentes interactions des acteurs et sont minimisés par certaines stratégies d'atténuation. Cette étude ne couvre cependant qu'une partie de la réalité des risques journalistiques en terrain de guerre. D'autres études qualitatives et quantitatives sont nécessaires pour mieux comprendre par exemple les perceptions des journalistes, de leurs rédactions et des militaires face aux risques. Les journalistes que nous avons rencontrés ont généralement effectué concomitamment le reportage intégré avec l'armée et le reportage non-intégré auprès des civils. L'enlèvement de Mellissa Fung de la *CBC* est un exemple intéressant à cheval entre les deux formes. Les risques en situation de reportage indépendant en temps de guerre méritent aussi une grande attention des chercheurs.

Le risque est un construit chez différents acteurs de l'écosystème médiatique qui agissent comme témoins dans les zones de conflit (Creech, 2018). Pour le brigadier-général Guy Laroche, qui a invité une équipe

de Radio-Canada dans la première opération du Royal 22<sup>e</sup> Régiment en 2007, « être journaliste de guerre, ça fait partie de la réalité et participer à des opérations du genre amène des risques »<sup>40</sup>. Pour Patrice Roy de *Radio-Canada* qui a accepté l'invitation et a été impliqué dans le grave incident de la colline Ghundy Ghar, le journalisme a un rôle important à jouer, guerre ou pas guerre. Témoigner est un élément central de l'ethos du journalisme (Cottle, 2013 ; Leith 2004). Il y a un prix à payer certes mais le prix de ne pas y aller est plus élevé défend Roy :

« Au niveau personnel ça ne vaut pas une jambe un reportage, mais collectivement, si on refusait tous d'y aller, imaginons ce qui pourrait arriver. [...] Je crois profondément qu'il faut ouvrir des fenêtres même en zone de guerre, des couloirs de communication où le grand public peut voir ce qui se passe, sinon c'est l'atrocité qui revient »<sup>41</sup>.

Pour lui, sans cet impératif journalistique, le fait que son caméraman ait perdu une jambe et le fait de se mettre en danger en suivant l'armée n'auraient aucun sens car le journaliste doit « être témoin de ce qui se passe sur le terrain »<sup>42</sup>. La recherche pourra continuer à sonder le risque comme enjeu et discours du journalisme. Les termes *enjeu* et *discours* cachent bien sûr plusieurs angles de recherche sur les risques du journalisme entre autres quant aux prises de risques et à leurs motivations, au savoir profane et construit sur les dangers, aux processus décisionnels personnels et rédactionnels.

---

Proposé le 27 juillet 2020  
Accepté le 3 décembre 2020

## NOTES

---

<sup>1</sup> Les travaux appartiennent aux études sur les médias autant en communication, en sociologie qu'en droit international.

<sup>2</sup> Les entrevues sont issues de deux projets de recherche sur le même cas qui ont été financés par le Conseil de recherches en sciences humaines et le Fonds de recherche du Québec-Société et culture.

<sup>3</sup> Entrevue pour le projet, 29 janvier 2014.

<sup>4</sup> Entrevue pour le projet, 29 janvier 2014.

<sup>5</sup> Entrevue pour le projet, 22 novembre 2013.

<sup>6</sup> Entrevue pour le projet, 22 octobre 2013.

<sup>7</sup> Entrevue pour le projet, 23 octobre 2013.

<sup>8</sup> Entrevue pour le projet, 28 janvier 2014.

<sup>9</sup> Entrevue pour le projet, 23 octobre 2013.

<sup>10</sup> Entrevue pour le projet, 21 octobre 2013.

<sup>11</sup> Improvised Explosives Devices (IED).

<sup>12</sup> Entrevue pour le projet, 28 avril 2014.

<sup>13</sup> Entrevue pour le projet, 22 octobre 2013.

<sup>14</sup> Entrevue pour le projet, 28 janvier 2014.

<sup>15</sup> Situations où les journalistes l'ont échappé belle.

<sup>16</sup> Entrevue pour le projet, 21 octobre 2013.

<sup>17</sup> Michelle Lang, la journaliste décédée et Bushra Amjad Saeed, une analyste politique attachée à l'Équipe de reconstruction provinciale qui sera gravement blessée lors de l'incident.

<sup>18</sup> Entrevue pour le projet, 5 novembre 2013.

<sup>19</sup> Entrevue pour le projet, 29 avril 2014.

<sup>20</sup> Entrevue pour le projet, 28 janvier 2014.

<sup>21</sup> Entrevue pour le projet, 28 janvier 2014.

<sup>22</sup> Entrevue pour le projet, 14 avril 2014.

<sup>23</sup> Il utilise le terme desengaging.

<sup>24</sup> Entrevue pour le projet, 28 avril 2014.

<sup>25</sup> Entrevue pour le projet, 28 avril 2014.

<sup>26</sup> Entrevue pour le projet, 28 avril 2014.

<sup>27</sup> Entrevue pour le projet, 14 avril 2014.

<sup>28</sup> Entrevue pour le projet, 07 novembre 2014.

<sup>29</sup> Entrevue pour le projet, 07 novembre 2014. Cet outil d'auto-évaluation a été conçu par le docteur Anthony Feinstein au Centre universitaire des sciences de la santé de Sunnybrook à Toronto.

<sup>30</sup> Entrevue pour le projet, 28 avril 2014.

<sup>31</sup> Entrevue pour le projet, 6 août 2014.

<sup>32</sup> Entrevue pour le projet, 5 novembre 2013.

<sup>33</sup> LAV III (Light Armored Vehicle III)

<sup>34</sup> Entrevue pour le projet, 17 octobre 2014.

<sup>35</sup> Entrevue pour le projet, 27 février 2014.

<sup>36</sup> Entrevue pour le projet, 06 mars 2014.

<sup>37</sup> Entrevue pour le projet, 28 avril 2014.

<sup>38</sup> Entrevue pour le projet, 21 octobre 2013.

<sup>39</sup> Entrevue pour le projet, 02 avril 2014.

<sup>40</sup> Entrevue pour le projet, 06 août 2014.

<sup>41</sup> Entrevue pour le projet, 05 novembre 2013.

<sup>42</sup> Entrevue pour le projet, 05 novembre 2013.

## BIBLIOGRAPHIE

- Adams J., 1995, *Risk*, Londres : Routledge.
- Allan S. et Zelizer B., 2004, « Rules of Engagement. Journalism and War » Dans Allan, S. et Zelizer, B., *Reporting War. Journalism in Wartime*, Londres/New York : Routledge, pp. 3-21.
- Arboit G. et Mathien M., (dir.), 2004, *La Guerre en Irak : les médias et les conflits armés*, Bruxelles : Bruylant, coll. « Médias, Sociétés et Relations Internationales ».
- Balguy-Gallois A., 2010, « Le rôle des médias et l'accès des journalistes sur le terrain des hostilités : une garantie supplémentaire du respect du droit international humanitaire? » Dans Sorel J.-M. et Fouchard I. (dir.), *Les tiers aux conflits armés et la protection des populations civiles*, *Cahiers internationaux*, n°23, Paris : Éditions A. Pedone, pp. 85-106.
- Baudouin R., 2003, « Guerre et sociologie du risque », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. CXIV, pp. 161-174.
- Beck U., 2003, « La société du risque globalisé revue sous l'angle de la menace terroriste », *Cahiers internationaux de Sociologie*, CXIV : pp. 27-33.
- Beck U., 2001, *La société du risque : sur la voie d'une autre modernité*, Paris : Aubier, coll. « Alto ».
- Beam R. A. et Spratt M., 2009, « Managing Vulnerability: Job satisfaction, morale and journalists' reactions to violence and trauma », *Journalism practice*, vol. 3, n°4, pp. 421-438.
- Bizimana A.-J., 2014, *Le dispositif embedding. Surveillance et intégration des journalistes en Irak*. Québec : Presses de l'université du Québec.
- Bizimana A.-J., 2006, « Les risques du journalisme dans les conflits armés », *Communication*, vol. 25, n°1, pp. 84-111.
- Blatchford C., 2008, *Fifteen Days: Stories of Bravery, Friendship, Life and Death from Inside the New Canadian Army*, Toronto : Anchor Canada.
- Castonguay A., 2007, « Comment couvrir l'Afghanistan? La roulette russe avec l'armée », *Le Devoir*, 24 août, p. A1.
- Charon J.-M. et Mercier A. (dir.), 2004, *Armes de communication massive. Informations de guerre en IRAK : 1991-2003*. Paris : CNRS Éditions, coll. : « CNRS Communication ».
- COMFEC [Commandement de la force expéditionnaire du Canada], 2010, *Programme des journalistes intégrés des Forces canadiennes. Lignes directrices, règles de base et documentation pour La Force opérationnelle interarmées en Afghanistan*, Ottawa : COMFEC.
- Cottle S., Sambrook R. J. et Mosdell N. A., 2016, *Reporting Dangerously: Journalist Killings, Intimidation and Security*, Houndsmills, Basingstoke : Palgrave.
- Cottle S., 2013, « Journalists Witnessing Disaster », *Journalism Studies*, vol. 14, n°2, pp. 232-248.
- Creech B., 2018, « Bearing the cost to witness: the political economy of risk in contemporary conflict and war reporting », *Media, Culture & Society*, vol. 40, n°4, pp. 567-583.
- Day A., 2010, *Witness To War: Reporting On Afghanistan 2004-2009*, Kingston : John McQuarrie Photography.
- Demers F. et al., 2018, « Journalisme et Risques » Dans *Sur le journalisme*, vol. 7, n°1. <http://www.surlejournalisme.kinghost.net/rev/index.php/slj/article/view/345>.
- Dworznic G. J. et Grubb M. (2007), « Preparing for the worst: Making a case for trauma training in the journalism classroom », *Journalism & Mass Communication Educator*, vol. 62, pp. 190-210.
- Feinstein A., Osman J., et Patel V. (2018), « Symptoms of PTSD in Frontline Journalists: A Retrospective Examination of 18 Years of War and Conflict », *The Canadian Journal of Psychiatry*, vol. 63, n°9, pp. 629-635. <https://doi.org/10.1177/0706743718777396>
- Feinstein A. et Nicolson D., 2005, « Embedded journalists in the Iraq war: Are they at greater psychological risk? », *Journal of Traumatic Stress*, vol. 18, n°2, pp. 129-132.
- Feinstein A., Owen J. et Blair N. (2002), « A hazardous profession : War, journalists, and psychopathology », *American Journal of Psychiatry*, vol. 159, n°9, pp. 1570-1575.
- Feinstein A. et Starr S., (2015), « Civil war in Syria: The psychological effects on journalists », *Journal of Aggression, Conflict and Peace Research*, vol. 7, n°1, pp. 57-64.
- Feinstein A., 2003, *Dangerous Lives: War and the Men and Women Who Report It*, Toronto : Thomas Allen Publishers.
- Frère M. S., 2015, « Journaliste en Afrique : métier à risque et risques pour le métier » Dans Pomel, S. (dir.), 2015, *Du risque en Afrique : terrains et perspectives*, Paris, Karthala, pp. 131-154.
- Fung M., 2011, *Under an Afghan Sky: A Memoir of Captivity*, New York : HarperCollins.
- Gagnon L., 2011, « The trouble with embedding », *The Globe and Mail*, 10 janvier, p. A.13.
- Giddens A., 1994, *Les conséquences de la modernité*, coll. « Théorie sociale contemporaine », Paris, L'Harmattan.
- Giddens A., 1998, « Risk Society: The Context of British Politics » Dans Franklin, J. (dir.), *The Politics of Risk Society*, Cambridge, Polity Press, pp. 23-34.
- Greenberg N. et al., 2009, « Journalists' and media professionals' attitudes to PTSD and help-seeking: A descriptive study », *Journal of Mental Health*, vol. 18, n°6, pp. 543-548.
- Greenberg N. et al., 2007, Occupational Stress and Job Satisfaction in Media Personnel Assigned to the Iraq War (2003). *Journalism Practice*, vol. 1, n°3, pp. 356-371.
- González de Bustamante C. et Rely J. E., 2016, « Professionalism Under Threat of Violence: Journalism, reflexivity, and the potential for collective professional autonomy in northern Mexico », *Journalism Studies*, vol. 7, n°6, pp. 684-702.
- Harris J., Mosdell N. et Griffiths J., 2016, « Gender, Risk and Journalism », *Journalism Practice*, vol. 10, n°7, pp. 902-916.
- Himmelstein H. et Faithorn E. P., 2002, « Eyewitness to disaster : How journalists cope with the psychological stress inherent in reporting traumatic events », *Journalism Studies*, vol. 3, n° 4, pp. 537-555.
- Høiby M. et Garrido V., M., 2020, « Reconsidering Journalist Safety Training », *Media and Communication*, vol. 8, n°1, pp. 68-77.
- Høiby M. et Ottosen R., 2019, « Journalism Under Pressure in Conflict Zones: A Study of Journalists and Editors in Seven Countries », *Media, War & Conflict*, vol. 12, n°1, pp. 69-86.

- Hughes S. et Márquez-Ramírez M., 2017, « Examining the Practices That Mexican Journalists Employ to Reduce Risk in a Context of Violence », *International Journal of Communication*, vol. 11, pp. 499-521.
- Joint Task Force Afghanistan, 2009, *Battle Damage Investigation Report #172. LAV RWS RCIED STRIKE 2009-12-30 Afghanistan*, A-2015-00081 [document d'accès à l'information].
- Keats P. et Buchanan M., 2009, « Addressing the Effects of Assignment Stress Injury. Canadian journalists' and photo-journalists' recommendations », *Journalism Practice*, vol. 3, n°2, pp. 162-177.
- Le Breton D., 2017, *La sociologie du risque*, coll. Que sais-je?, Paris : Presses universitaires de France.
- Leith D., 2004, *Bearing Witness : the Lives of War Correspondents and Photojournalists*, Milsons Point : Random House.
- Löfgren Nilsson M. et Örnebring H., 2016, « Journalism Under Threat: Intimidation and Harassment of Swedish journalists », *Journalism Practice*, vol. 10, n°7, pp. 880-890.
- McLaughlin G., 2016, *The War Correspondent*, 2<sup>e</sup> édition, Londres : Pluto Press.
- McMahon C., 2001, « Covering Disaster: A Pilot Study into Secondary Trauma for Print Media Journalists Reporting on Disaster », *Australian Journal of Emergency Management*, vol. 16, n°2, pp. 52-56.
- Massé M. H., 2011, *Trauma Journalism: On Deadline in Harm's Way*, New York : Continuum International Publishing Group.
- Media Asia*, 2017, « Special issue on the Safety of Journalists », vol. 44.
- Nohrstedt S. A. et Ottosen R., 2008, « War journalism in the threat society: Peace journalism as a strategy for challenging the mediated culture of fear? ». *Conflict & Communication Online*, vol. 7, n°2. [http://www.cco.regener-online.de/2008\\_2/pdf/nohrstedt\\_ottosen.pdf](http://www.cco.regener-online.de/2008_2/pdf/nohrstedt_ottosen.pdf)
- Novak R. J. et Davidson S., 2013, « Journalists reporting on hazardous events: Constructing protective factors within the professional role », *Traumatology*, vol. 19, n°4, pp. 313-322.
- Osmann, J. et al., 2020, « The emotional well-being of journalists exposed to traumatic events: A mapping review », *Media, War & Conflict* [onlinefirst], pp. 1-27. <https://doi.org/10.1177/1750635219895998>
- Osofsky H. J., Holloway, H. et Pickett, A., 2005, « War Correspondents as Responders: Considerations for Training and Clinical Services », *Psychiatry*, vol. 68, n°3, pp. 283-293.
- Palmer L., 2018, *Becoming the Story: War Correspondents Since 9/11*, Urbana, Illinois : University of Illinois Press.
- Perkel C., 2011a, « Canadian helicopter crashes on landing in Afghanistan », *The Canadian Press*, 15 mai.
- Perkel C., 2011b, « A war correspondent's first-hand account from inside his crashing chopper », *The Canadian Press*, 16 mai.
- Perkel C., 2010, « One Bomb, Many Lives: a look back at last year's tragic blast in Afghanistan », *The Canadian Press*, 30 décembre.
- Perreux Les, 2006, « Higher toll, deadlier clashes: the new reality for Canadians in Afghanistan », *The Canadian Press*, 22 octobre.
- Pinder R., 2003, « Shooting the Messenger », *Media Asia*, vol. 30, n°3, pp. 161-164.
- Richard B. J. 2007, « *Le VBL III en guerre anti-insurrectionnelle - leçons tactiques retenues* », *Le Journal de l'armée du Canada*, vol. 10.1, printemps, pp. 51-61.
- Robie D., 2008, « Frontline reporting, ethos and perception: Media challenges in the South Pacific », *Asia Pacific Viewpoint*, vol. 49, pp. 213-227.
- Seely N., 2020, « Fostering Trauma Literacy: From the Classroom to the Newsroom », *Journalism & Mass Communication Educator*, vol. 75, n°1, Mars, pp. 116-130.
- Sevunts L., 2001, « I was thinking: We are fried », *The Gazette*, 13 novembre, p. A1.
- Simpson R. et Coté W., 2006, *Covering Violence: a Guide to Ethical Reporting about Victims and Trauma*, 2<sup>e</sup> édition, New York : Columbia University Press.
- Sinyor M., et Feinstein A., 2012, « War, Journalism, and Psychopathology: Does Gender Play a Role? », *Traumatology*, vol. 18, n°1, pp. 29-36.
- Sullivan L., 2008, « In Harm's Way », *Risk Management. Avril*, vol. 55, n°4, pp. 44-51.
- The Gazette*, 2001, « Caught in Lethal Crossfire », 13 novembre, p. A1.
- Tumber H., 2002, « Reporting under fire: the physical safety and emotional welfare of journalists » Dans Zelizer B. et Allan S. (dir.), *Journalism After September 11*, London, Routledge.
- Tumber H. et Webster F., 2006, *Journalists Under Fire. Information War and Journalistic Practices*, London : Sage Publications.
- Windsor L., 2013, « L'infanterie à Kandahar : une introduction à l'expérience vécue par le Canada durant la deuxième phase de l'opération ATHENA, de 2006 à 2011 », *Le Journal de l'armée du Canada*, vol. 15.2, automne, pp. 15-35.
- Yin R. K., 2003, *Case Study Research: Design and Methods*, 3<sup>e</sup> édition, Thousand Oaks : California, Sage Publications.
- Zelizer B. et Stuart A. (dir.), 2002, *Journalism after September 11*, Londres : Routledge.

---

## RÉSUMÉ | ABSTRACT | RESUMO

---

**Le journalisme de guerre et les risques intégrés lors des opérations militaires en Afghanistan**

**War correspondence and the dangers facing journalists embedded in military operations in Afghanistan**

**Jornalismo de guerra e os riscos inerentes às operações militares no Afeganistão**

**Fr.** Dans cet article, l'auteur se penche sur les dangers et les risques liés à la pratique du journalisme intégré dans les opérations militaires. Il s'agit d'analyser les risques particuliers dans le contexte du journalisme en temps de conflit armé. Comme plusieurs autres armées occidentales à la suite de la guerre en Irak, les forces canadiennes ont mis en place un programme d'intégration des médias (*embedding*) durant leur mission militaire en Afghanistan. L'article repose sur un corpus d'entrevues semi-structurées principalement avec des journalistes accrédités, des commandants de terrain et des officiers d'affaires publiques qui ont été déployés dans différentes rotations en Afghanistan et de documents primaires et secondaires qui traitent de la couverture médiatique de la guerre entre 2002 et 2011. Sont définis les risques intégrés qui sont des risques conjoncturels dans le sens où ils sont liés aux conditions particulières de la belligérance. L'analyse révèle une typologie des risques intégrés en trois catégories : les risques stationnaires qui sont encourus par les journalistes dans une situation statique dans les camps militaires, les risques opérationnels qui sont liés à des situations tactiques lors des sorties opérationnelles et les risques psychologiques qui créent un environnement de stress et affectent la santé mentale des journalistes intégrés. Durant la guerre en Afghanistan, les situations de reportage en combat direct étaient limitées alors que les tactiques de la guérilla talibane ont mené à une multiplication d'incidents causés par les engins explosifs improvisés. Ces attaques ont eu des effets directs sur la santé physique des journalistes intégrés. Les risques intégrés sont à la fois physiques et directs (fatigue, blessures, mort, bris matériels) mais aussi psychologiques avec des effets directs et indirects (peur, stress opérationnel, syndrome du stress post-traumatique). Les risques intégrés sont médiés à travers les échanges réguliers des acteurs avant et pendant l'intégration et sont gérés à travers différentes stratégies d'atténuation par les militaires et les rédactions des médias.

**Mots-clés :** journalisme de guerre, *embedding*, risques intégrés, armée canadienne, Guerre en Afghanistan

**En.** This study examines the dangers and risks journalists embedded in military operations face, especially during armed conflict. Like those of numerous other Western countries following the Iraq war, Canadian armed forces implemented a media embedding program during their military mission in Afghanistan. This paper is based on a corpus of semi-structured interviews of accredited journalists, field commanders and public affairs officers who were deployed on multiple tours in Afghanistan, and primary and secondary documents addressing media coverage of the war between 2002 and 2011. Embedding dangers are defined as contextual in the sense that they are linked specifically to wartime. This analysis identifies three categories of embedding dangers: the stationary risks journalists incur in static situations in military camps; the operational risks that are linked to tactical situations during sorties; and the psychological risks that result from the stressful environment and affect the mental health of embedded journalists. Though live combat reporting was limited during the Afghanistan war, Taliban guerrilla tactics resulted in an increased number of improvised explosive device incidents behind front lines. These attacks had a direct effect on the health of embedded journalists, both physical and direct (fatigue, injury, death, equipment damage), and psychological (fear, operational stress,

PTSD). Embedding risks are mediated through actors' regular interactions before and during operations and managed through mitigation strategies by the military and media editorial staff.

**Keywords:** war journalism, embedding, embedding dangers, Canadian armed forces, Afghanistan war

**Pt.** Neste artigo, o autor examina os perigos e riscos associados à prática do jornalismo inerente às operações militares. Trata-se de analisar os riscos particulares no contexto do jornalismo em tempos de conflito armado. Como muitos outros exércitos ocidentais após a guerra do Iraque, as forças canadenses implementaram um programa de incorporação de mídia (*embedding*) durante sua missão militar no Afeganistão. O artigo é baseado em um corpus de entrevistas semiestruturadas principalmente com jornalistas credenciados, comandantes de campo e oficiais de relações públicas que foram destacados em diferentes rotações no Afeganistão e em documentos primários e secundários que abordam a cobertura da guerra pela mídia entre 2002 e 2011. Riscos integrados são definidos como riscos cíclicos no sentido de que estão ligados às condições específicas de beligerância. A análise revela uma tipologia de riscos integrada em três categorias: os riscos estacionários que são incorridos por jornalistas em situação estática em campos militares, os riscos operacionais que estão ligados a situações táticas durante excursões operacionais e os riscos psicológicos que criam um ambiente estressante e afetam a saúde mental de jornalistas incorporados. Durante a guerra no Afeganistão, as situações de relatórios de combate direto foram limitadas, já que as táticas de guerrilha do Talibã levaram a um aumento de incidentes causados por dispositivos explosivos improvisados. Esses ataques tiveram efeitos diretos na saúde física dos jornalistas incorporados. Os riscos inerentes são físicos e diretos (fadiga, lesões, morte, avarias materiais), mas também psicológicos com efeitos diretos e indiretos (medo, estresse operacional, síndrome de estresse pós-traumático). Os riscos inerentes são mediados por meio de interações regulares com as partes interessadas antes e durante a integração e são gerenciados por meio de várias estratégias de mitigação pelos militares e pelas redações midiáticas.

**Palavras-chave:** jornalismo de guerra, *embedding*, riscos inerentes, exército canadense, Guerra no Afeganistão

